

Tapuscrit "S'il y a quelque chose de nouveau ..."

Auteur(s) : Williams Sassine

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

21 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine, Tapuscrit "S'il y a quelque chose de nouveau."

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4229>

Copier

Description & analyse

AnalyseSD. Sans nom. : "Si il y a quelque chose de nouveau, dit le jeune homme. Je suis le fils de votre frère...Arabone du courage....et le lointain sera ramené dans les arbres les ruisseaux, les animaux. Du courage Arabone." p 8-31

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote22.6.4

Collation21

Présentation

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et

manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages 21

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 12/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025



Bien après le départ de Ibota et de ses hommes Abati se secoua non parce qu'elle en avait la force ou seulement la volonté, mais parce ~~que~~ l'enfant qu'elle portait demandait à naître. Elle s'assit et promena ses mains sur son visage pour voir si son sourire n'avait pas disparu. Elle entendit alors ses compagnons chanter en chœur.

Qu'il est beau le Lointain
On y trouve des éléphants et des lapins
Le lit du soleil et la fraîcheur des petits matins

Qu'il est doux le Lointain
Il efface les problèmes et tous les chagrins
Moi je ne me reposerai sans y avoir pris un bain

Qu'il est grand le Lointain
Arrêtez de pousser des pieds et des mains
Là-bas tout le monde est roi ou magicien

Il y avait un assassin
Il s'en alla dans le Lointain
Le Lointain le fit disparaître
Il y avait un homme qui s'inquiétait pour un rien
Il s'en alla dans le Lointain
Le Lointain lui montra les cachettes de Demain.
Il y avait un nain
Il s'en alla dans le Lointain
Le Lointain lui ^{dit}vois comme le monde est petit.

Dès que Abati finit de les délivrer, elle accoucha. La petite brise descendit et rendit à la jeune femme son âme, avant de laver tous les corps de toutes les souffrances subies pendant leur captivité. Ensuite elle s'en alla et bientôt revint avec toutes sortes de musiques douces. Arabone connaissant certaines que lui chantait son père Ziri pendant qu'il s'usait ; il connaissait certaines encore qui semblaient plaire au Lointain. Mais la plupart parce qu'il n'avait jamais eu le temps de s'arrêter...

Arabone la-haut tout là-haut tu te reposeras parmi toutes les musiques des hommes. Il n'est pas si élevé le sommet Arabone. C'est la terre qui est trop basse. Tu y arriveras bientôt et alors couché dans toutes les musiques des hommes tu diras au Lointain...

Approche. N'aie pas peur. La foudre a tué mes trois cent quarante six descendants. Je ne lui ai rien fait. ~~Moi qui peut enfanter un petit qui demande à sa mère de le sortir des obscurités de ses entrailles.~~ Approche. N'aie pas peur. Toutes ces belles musiques n'ont été créées que pour toi.

- Mais j'ai encore mal à ma cuisse, s'écria soudain le vieil Olou.

- Ne chasse pas tes pensées de ta possible infirmité, lui répondit Arabone. C'est à son niveau que tu retrouveras ton équilibre. Mon oncle n'avait qu'une jambe, l'autre ayant refusé de grandir. Quand il marchait, ses jambes se disaient : Un, Deux. Ça faisait rire au début mais on ne tarda pas à oublier sa petite jambe. A l'occasion de toutes les fêtes, on l'invitait à cause de ces jambes qui se disaient. Moi je fais Un et toi tu fais Deux. Toutes les femmes l'aimaient. Sa démarche devient un pas de danse. C'est le seul de toute ma famille qui n'eut jamais besoin de chercher le Lointain. Rappelez vous la chanson de notre captivité.

Il y avait un nain
Il s'en alla dans le Lointain

Arabone sourit. Il prit à califourchon sur les épaules le bébé qui continuait à l'applaudir et recommença sa chasse au Lointain.

Arabone du courage. A présent tu sais où se cache le Lointain. A présent tout te sera plus facile car tu grandis. Tout homme qui porte un enfant sur les épaules grandit Arabone. Et bientôt tu retrouveras ta taille de géant et tu terraseras tous les diables et tu seras à ton tour un ancêtre valeureux et le Lointain sera ramené dans les arbres les ruisseaux les animaux. Du courage Arabone.

Il y avait un nommé Cain
 Il s'en alla dans le Lointain
 Et le Lointain lui dit Ici tien prends
 tes offrandes.

Arrivé au sommet voit de l'autre côté d'autres
 hommes - Alors de part et d'autre ils
 brisent la montagne pour se rejoindre.

Arabone du courage ! Le sommet de la montagne est comme le Lointain. Plus tu t'en approches plus il s'éloigne. Sais tu Arabone pourquoi. Ce sommet Arabone c'est le Lointain. Arabone il te faudra l'arracher de la montagne lui et sa couronne d'étoiles. Prends ton temps Arabone à présent que tu t'es créée un héritier. Laisse ceux d'en bas s'habituer à lever le regard au lieu de chercher le Lointain autour d'eux. Arabone guide leur regard vers le sourire de ton héritier.

- Petit homme je te promets le paradis si tu luttas contre ton bébé.

- Si vous aimez la bagarre pourquoi ne lutterions pas tous les deux ? Lui répondit Arabone.

- Je ne me bats contre les hommes. Ils sont trop faibles.

- Moi je ne suis pas un simple homme. Le Lointain a peur de moi, je peux tuer un fleuve avec mon pipi, je peux déraciner un baobab en lui soufflant dessus. J'ai des ancêtres plus puissants encore et qui me soutiennent.

- Dans ce cas j'accepte, fit le diable en se déshabillant. Arabone posa le bébé sur un rocher où il s'assit le pouce dans la bouche.

Le diable avait fini de se déshabiller. Pour s'échauffer il se frottait les mains et des langues de flammes sortaient d'entre ses doigts. Arabone invoqua les esprits de ses ancêtres puis cracha vingt six fois dans ses paumes et toute la montagne trembla vingt six fois. Le bébé applaudit. Ensuite Arabone appela la lune pour éclairer le ring de combat et toutes les lunes vinrent, les vieilles comme les nouvelles. Le bébé applaudit encore à en rendre jaloux le diable.

Dès qu'ils s'affrontèrent, au premier choc des étincelles jaillirent. Le diable griffa Arabone et toutes ses griffes se cassèrent. Arabone mordit le diable et toutes ses dents se brisèrent. Ils tournèrent longtemps, le diable luttant pour pousser son adversaire dans le gouffre et Arabone s'efforçant d'écraser le diable contre un rocher. Quand les lunes commencèrent à palir, ils se séparèrent pour ramasser leurs dents et leurs griffes.

Ils s'affrontèrent à nouveau avec plus de précaution et plus de détermination. Arabone réussit à atteindre le diable de son dangereux crachat, celui qui tuait les baobabs et le diable perdit tous ses poils. Le bébé rit. Quand le diable vit qu'on se moquait de lui, il saisit un énorme rocher et le jeta à la figure de Arabone. Arabone appela à son secours Alpi, l'ancêtre dont le petit doigt était plus fort qu'un lion. Et le rocher s'écrasa contre lui comme une quelconque motte de terre.

Le diable cracha toutes les maladies de ses entrailles et Arabone appela à son secours Cado, l'ancêtre dont le petit doigt était plus fort que les maladies. Et toutes les maladies s'enfuirent. Le bébé se moqua encore du diable.

Alors le diable se transforma en une belle et douce jeune fille qui dit à Arabone : viens me prendre je suis à toi. Arabone appela à son secours Xélon, l'ancêtre qui avait si peu peur des femmes qu'il en épousa huit cent soixante neuf. Le diable reprit aussitôt sa forme de diable. Puis le diable se transforma en un furieux buffle pour charger Arabone mais Arabone avait déjà appelé à son secours Orbi l'ancêtre que toutes les bêtes craignaient.

Le diable dit alors à Arabone : "j'abandonne car aujourd'hui je ne suis pas en forme. Mais on se retrouvera le jour que tu croiras avoir atteint ton but".

- Je me demande pourquoi je ne vous ai pas tué, dit Ibota en faisant mine de se lever.

- Ne crie pas si fort, lui reprocha Ilou.

- J'ai tout entendu, dit le vieil Olou. Je ne dormais pas.

- Olou n'écoute pas cet étranger, fit Ilou. Si mon frère et moi sommes parvenus à un compromis c'est parce que c'était la meilleure solution.

- Il n'existe aucun passage secret pour toucher le sommet de la montagne, assura Ibota. Notre père n'a inventé cette histoire que pour donner de l'importance à sa petite vie. Je suis sûr d'ailleurs qu'il n'y a rien là-haut. Même pas son fameux lointain, ajouta-t-il en se tournant vers Arabone. *Probablement que son père ressemble au nôtre, acheva-t-il méprisamment.*

- Vous ne pouvez pas nier qu'il existe en tout cas, lança la voix de Dondé.

- Faisais tu semblant de dormir toi aussi? Demanda Arabone.

- Dondé a raison, fit le ~~xx~~ vieil Olou. L'horizon existe partout.

Le colosse dépla sa haute ~~xx~~ stature et se joignit à eux.

- Et après ? dit Ibota. Qu'est ce que cela prouve si on ne sait même pas ce qu'il cache. *Une simple légende.*

- La déroute de la vue fait toujours mal, répondit Arabone. C'est pour cette raison que tous mes ancêtres et moi luttons pour attraper le Lointain afin d'éclaircir le monde. Il faut être capable de renouveler sa vue pour gagner la paix. Mais avant d'y arriver il faut accepter de porter toutes les douleurs de cette petite voix qui tracasse chacun de nous, et qui dit : "Arrête. Tu prends trop de risques. Repose-toi. Ne te tue pas. Ne sois pas imprudent. Amuse-toi. Pourquoi cherches tu à gagner ? Tu peux être le plus fort, tu le sais bien. Tu es malade. Tu n'as pas de chance. On ne t'aime pas. C'est trop difficile ton entreprise..." Car gagner est trop dur. Une victoire n'autorise pas le repos. C'est un boulet qu'il faut trainer. Et c'est si bon de cesser de lutter contre la petite voix quand on a surtout trouvé un bon prétexte de perdre. Vos deux chefs sont arrivés à leur sacré compromis parcequ'ils ont toujours cherché au fond ce prétexte de se perdre en perdant tous en même temps.

- C'est difficile de croire tout ce que vous dites homme-qui-s-use, parvint la voix de Soli avant qu'il ne rejoigne les autres.

- Aucun vivant n'a jamais chanté les louanges ni d'Ibota ni d'Ilou, reprit Arabone. C'est pourquoi ils n'ont accepté de préserver de cet inutile massacre que des femmes et des enfants.

- Moi je ne comprends toujours pas, demanda Soli.

- Croyez vous qu'ils sont vivants ? fit Dondé

- Et quel prétexte de perdre ont ils trouvé ? dit Abati en se levant à son tour.

~~- Le compromis. Pour avoir ensuite le droit de se faire plaindre.~~ *Car* lui répondit Arabone. *Car* Tout homme rêve de se faire plaindre. N'est ce pas Ilou ? N'est ce pas Ibota toi qui essaies de tuer à nouveau votre père ? Ne m'interrompez pas.

Je vous ~~vous~~ indiquerai tout à l'heure où ils ont parqué vos femmes et vos enfants. Emmenez les en bas et dites au vent de vous laisser vivre en paix. En échange dès que j'attraperai le Lointain je le donnerai à tous les hommes et plus personne ne tuera aucun de ses amis. Dites le lui avec des arbres, des ruisseaux des petits et des grands animaux. Faites vous aider par les autres hommes en leur reapprenant d'abord à sourire.

Que c'est profond le ventre d'une marmite vide !
Attendez, mon histoire n'est pas finie.

- J'imagine que c'est vous, les deux frères, l'interrompt Arabone. Je vais essayer de dormir un peu comme les autres. Doit on se lever de bonne heure ?

- Vous pouvez faire la grasse matinée, dit Ilou.

- Si nous devons reprendre notre ascension, je crois qu'il est préférable de le faire au petit matin, répondit Arabone en se levant.

- On dirait que vous n'avez pas écouté mon histoire, fit Ibota. Ilou et moi avons décidé de ne plus nous livrer aucune guerre.

- C'est très bien, répondit Arabone. Mais encore ? ~~XX~~

- C'est ici que nous vivrons désormais. Voilà ce que voulait dire mon frère, dit Ilou. C'est la meilleure place. Ni trop près de la terre à cause du vent, ni trop haut pour ne pas oublier un jour notre bonne vieille terre. Et puis nous sommes entre Dètata et Salouka.

- Et puis vous n'avez plus de comptes à rendre à personne, tous vos guerriers ayant disparu, compléta Arabone en se rasseyant. C'est très bien.

- N'essayez pas d'ironiser étranger, fit Ibota. De là où vous venez, est il si surprenant de voir deux frères se reconcilier ?

De là où je viens on se reconcilie d'abord avec les morts,
- ~~Les hommes ne servent pas à grand chose généralement,~~ répondit Arabone. *En tout*
Cas si j'avais été à votre place, j'aurais affronté le diable.
- *C'est facile à dire, retourne Ilou.*

- En tout cas nous avons découvert les clés des portes de notre paradis, dit Ibota.

- Ne te fatigue pas mon frère en de vaines explications. Ce petit homme ne peut pas nous comprendre. Il a toujours été seul. C'est pour cette raison qu'il passe son temps à s'user. Quand on est tout seul, on passe son temps à s'user. Prenez mon cas ; une nuit je me suis attaqué à cette montagne. Il est vrai que cette nuit là j'étais si désorienté, qu'elle m'apparut presque humaine, comme si elle avait voulu me tirer de ma solitude ; j'avais l'impression qu'elle essayait de m'aider à atteindre son sommet tant souhaité. Alors j'ai embrassé ses flancs de toutes mes forces et j'ai commencé à lutter pour m'élever. Et j'ai lutté jusqu'à l'aube. Et l'aube ne m'a montré que mes blessures. J'ai compris qu si je continuais, je serais diminué définitivement. *que j'ai souffert !*

- La montagne n'avait pourtant pas besoin de vous faire mal ; fit Arabone. Vous étiez déjà usé de toutes parts. Je l'ai su dès que je vous ai vu pour la première fois. Votre philosophie de la patience, vos façons de vous moquer de mon histoire jusqu'à votre refus de me considérer comme l'un des vôtres...

- Et j'ai bien fait n'est ce pas ? Car vous voilà en train d'essayer de semer la zizanie entre mon frère et moi.

- A ce sujet, fit Arabone je suis sûr que le prétendu enlèvement de Ibota n'était ~~que de la poudre aux yeux de vos compagnons.~~ *qu'un arrangement.* Une façon de vous partager et les hommes et le pouvoir. Qui de vous deux est le plus ambitieux ? Et ce semblant combat de libération de part et d'autre ne vous servait en fait qu'à éliminer tous vos hommes qui auraient compris tôt ou tard votre petit jeu de domination. A présent il vous reste toutes les femmes et tous les enfants. Comptez vous les gouverner à tour de rôle ?

- Et nous lui avons même fait croire que nous nous bagarrerions s'il cachait le soleil. Il a cherché à nous le voiler de ses mains, alors les étoiles se sont montrées. Pendant qu'il leur courait après, le soleil est revenu. Et ça aurait pu continuer ainsi indéfiniment si mon frère n'avait eu l'idée de lui crier sa bêtise.

- Il m'a surpris en train de chanter :

Il était un gros diable qui gardait les portes du paradis
Il était si gros que personne ne pouvait deviner qu'il cachait les portes du paradis.
Où est le paradis où est notre paradis ?
Le diable ne savait faire que Crouic ! Crac !
Crouic ! Crac ! Crouic ! Crac !
Le paradis n'est ni là-haut ni en bas.
Crouic ! Crac ! Crouic ! Crac !
Les portes du paradis sont dans ma bouche.

Que ça fait mal les dents d'un diable !
Attendez que je me souviene de tout.
C'est une très longue histoire
Et je n'entends plus que des crouics et des cracs qui grignotent ma mémoire.
Mais attendez ! Il s'agit de deux frères.

Il était deux frères,
Ils s'installeront bientôt dans nos oublis
Pour avoir découvert le paradis.
D'où venaient ils, comment s'appelaient ils ?
Crouic ! Crac ! Crouic ! Crac !
Jusque dans les mémoires ils n'avaient pas peur du diable.

Pourtant que ça fait mal les dents d'un diable.
Un jour ils rencontrèrent le gros diable
Et le gros diable leur dit :
Si vous cherchez le paradis venez dans ma bouche.
Et les deux frères lui répondirent :
Mon ami si tu as faim pourquoi restes-tu ici ?
Personne ne cherche plus le paradis.
Tout le monde ne cherche plus qu'à manger.

Va de l'autre côté où grouillent les hommes.
Et le diable s'en alla du côté où grouillent les hommes qui ne cherchent qu'à manger.

Plac ! Ploc ! Plac ! Ploc !
La peau de son ventre vide tapait ses cuisses.
Ploc ! Plac ! Ploc ! Plac !
De l'autre côté les ventres vides faisaient du silence,
En mangeant leur peau.
Que c'est inquiétant un ventre vide d'homme.
Attendez que je me souviene de tout.
C'est une courte histoire
Mais il y a des tas de crouic, de crac, de ploc, de plac et de silence dans ma mémoire.

Dès que de l'autre côté les hommes virent le gros diable,
Ils le mirent dans leur grosse marmite dont la peau du ventre trainait à terre.

totale se fit. Les deux frères en profitèrent pour s'embrasser.

- Je te jure qu'il n'y a rien là-haut, chuchota Ibota.
- Je te jure que nous ne serons jamais en sécurité en bas, chuchota Ilou.

Les petites étoiles étaient revenues.

- Qu'attendez vous pour vous battre ? dit le diable. Je promets de donner au vainqueur tout ce qu'il désire.

- C'est honteux de voir deux frères se battre. Nous voulons l'obscurité totale. Chassez toutes les étoiles. Et le diable se mit à courir derrière chacune des petites étoiles. Il ne réapparut que le lendemain, la langue pendante et les jambes tordues à force d'avoir couru.

- Nous ne pouvons pas nous battre à cause du soleil, reprirent les deux hommes. Il n'est pas bon qu'on voit deux frères se battre. Chassez le soleil.

- Vous vous croyez malin mais aucun de vous ne trouvera jamais son paradis sans moi, dit le diable.

- Nous avons décidé de n'aller ni en haut ni en bas, répondirent les deux frères. C'est ici que nous vivrons désormais.

- Au cas où vous changerez d'avis vous n'aurez qu'à m'appeler, fit le diable. Et le diable s'en alla tout tristement.

Dès qu'il disparut, les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec des cris de victoire.



C'était un matin où les cailloux apprenaient à chanter. Ils chantaient si faux que toute la terre apprenait à rire ensemble. Elle riait si gaïement que la mort apprenait à s'arrêter. Mais de part et d'autre de la corniche du diable, très loin des cailloux et de la terre, les frères ennemis se guettaient. Wana le nerveux ne tenait plus en place.

- Ilou, permettez que j'aïlle déloger ces petits cons.
Sikalo le courageux tournait en rond au bord d'un précipice.

- Ibota, permettez que j'aïlle leur régler le compte.
- Vas-y Sikalo; dès que ça chauffera appelle nous.
- Vas-y Wana ; dès qu'ils te tomberont dessus appelle nous.

Ni Wana ni Sikalo ne purent appeler au secours. Dès qu'ils se rencontrèrent, ils s'empoignèrent avec tant de violence qu'ils culbutèrent ensemble dans le vide. Et le diable de la corniche se frotta les mains de satisfaction.

- Lipa à toi ! ordonna Ibota. Sikalo était un imbécile. N'oublie pas que tu dois les attirer jusqu'ici. Tu seras un héros.

- Pali à toi ! ordonna Ilou. Wana était un imbécile. N'oublie pas de les attirer jusqu'ici. Tu seras décoré. Le matin devenait de plus en plus doux. Des arbres que l'on croyait morts bourgeonnaient. Des ruisseaux qui ne vivaient plus se remettaient à chanter. Même le vent las de courir après Arabone se donnait le temps de souffler un peu.

Lipa ne devint pas un héros et Pali n'obtint aucune médaille. Dès qu'ils se virent, ils s'embrassèrent si fort, qu'ils se brisèrent les côtes.

C'était un joyeux petit matin qui ne pouvait pas s'en aller parce que les jeunes filles, les vieux arbres, les nouveaux ruisseaux, les animaux et les diables le suppliaient de rester.

- Sabi c'est ton tour ! dit Ilou
- Dilou c'est ton tour ! dit Ibota.

Quand ils se rencontrèrent, Sabi le peureux et Dilou le pleurnichard se concertèrent. "Avant de nous battre, examinons d'abord toute la corniche. "Pendant qu'ils se penchaient au-dessus du vide, le diable les poussa dans le dos. Bientôt il ne resta des deux valeureuses armées que leurs chefs, les deux frères ennemis Ilou et Ibota. Alors le diable de la corniche du diable les appela et leur dit : "Battez vous ; Ilou si tu gagnes je te dépose en haut. Ibota, si tu gagnes je te dépose sur terre. " Ibota et Ilou se mesurèrent du regard, puis commencèrent à tourner l'un autour de l'autre. Ils ne s'arrêtaient que pour s'injurier. Le diable s'était assis sur un rocher au-dessus de l'arène et se curait les dents d'un air las, à la façon d'un spectateur déçu. De temps à autre, il manifestait son mécontentement en lançant des cailloux aux deux lutteurs.

- Nous sommes fatigués, dirent les deux frères. Il fait trop chaud. C'est à cause du soleil. Et puis c'est honteux qu'on nous voit nous battre. Nous préférons attendre la nuit.

Le diable accepta parce que les nuits il n'y avait que les étoiles et les jeux des étoiles l'ennuyaient. Il sortit de ses poches des os, des poils et du sang.

- Bon il est temps de vous battre, dit-il dès qu'il eut fini de manger.

- Mais il fait encore jour, s'écrièrent Ilou et Ibota. Alors le diable ramassa une poignée de sable et la jeta à la face du soleil. Et une obscurité

.../23

Combien d'arbres de ruisseaux et d'animaux avez vous tué toi et les tiens Arabone ?
Combien ont ils profité de ton absence pour naître et apprendre à chanter la vie ?
Arabone secoue-toi. Chaque fois que tu t'arrêteras la terre t'appellera pour te
demander. Pourquoi suis-je en fête depuis ta disparition ? Quand tu seras là-haut
quand tu auras mis le Lointain sous le bras, En redescendant tu termineras ta chanson.
Te souviens-tu ?

Il y avait un pauvre musicien
Il s'en alla dans le Lointain
Le Lointain lui prêta sa douce et longue corde.

Il y avait un feroce ^{charbonnier} ~~lucien~~
Il s'en alla dans le Lointain
~~Le Lointain lui donna pour chauffer le soleil~~
Le Lointain mit sous sa marmite le soleil



.../22 Un temps très doux et très clair s'était installé jusqu'au fond des vallées. C'était

un temps qui appelait les enfants à grandir et les hommes à faire l'amour.

Mais à Salouka on se préparait à l'inévitable guerre. Dès qu'apparut Ilou le crâne rasé et le visage couvert de poussière, tout le village se mit à hurler. Il leva un bras et le silence se fit.

- Ils ont essayé de nous avoir l'autre nuit par la ^{regardez mes plaies} sorcellerie, mais ça n'a pas marché. Aujourd'hui ils veulent utiliser la surprise. Mais ils se trompent ; ils ne doivent plus être très loin. Ils viennent pour se battre. C'est tant mieux ainsi, car nous n'aurions jamais pu les attaquer les premiers. Ce sont après tout des frères. Mais c'est la guerre désormais. N'épargnez que les femmes et les enfants.

Les hommes écoutaient, les yeux allumés par une bonne flamme, la flamme que leur désignait leur chef et qui brillait là-haut. Il y avait Mako le borgne, Bolo le vindicatif, Tato le frère de Dondé, Wana le nerveux, Nali le nabot, Gourma le bouffon, Pali l'infatigable, Ranva le jaloux, Piyot le lépreux, Lémé l'idiot, Sabi le peureux... Les femmes pleurnichaient à l'écart.

- ... Il n'y a qu'une solution : évacuer d'abord le village avant l'arrivée de ces salauds. Nos femmes et nos enfants doivent être mises à l'abri. Après, nous nous porterons à leur rencontre pour les attendre sur la corniche du diable.

- Qui gardera nos femmes ? demanda Ranva.
- Je propose que ce soit moi, dit Piyot.
- Un célibataire ne peut pas garder nos femmes, retorqua Nali.

De l'autre côté, Ibota et ses hommes se préparaient.

- Salouka n'est plus loin, commença Ibota. Ils veulent la guerre et ils l'auront. Car nous, nous n'aurions jamais essayé de les provoquer. Après tout ce sont des frères. Mais c'est la guerre. N'épargnez que les femmes et les enfants.

Les hommes écoutaient, les yeux allumés par une bonne flamme, celle que leur désignait leur chef et qui brillait en bas. Il y avait là Koma le frère de Mako, Lina le neveu de Nali, Lipa le meilleur ami d'enfance de Pali, Varan le beau-frère de Ranva, Yopi l'oncle de Piyot, Sikalo le courageux, Fada le poltron, Tata l'aveugle, Dilou le pleurnichard... Leurs épouses, les chiens et les enfants groupés sur un balcon de pierres se montraient une terre où jouaient le soleil et le vent.

- ... Il n'y a qu'une solution : mettre d'abord à l'abri nos femmes, nos animaux et nos enfants. Après, Fada ira les attirer et nous leur tendrons une embuscade sur la corniche du diable.

- Si je reste auprès des femmes, elles seront mieux protégées, dit Fada.
- Fada tu as été désigné par toute l'assemblée.
- Je ne pourrai jamais arriver jusqu'à Salouka, tout seul. Vous savez tous que j'ai le vertige rien qu'à l'idée de vivre sur cette montagne.
- Fada tu iras !
- Sabi tu iras ! ordonnait de l'autre côté Ilou.
- Il faudra me trainer, décidaient de part et d'autre Fada et Sabi.

Toutes les vallées et toutes les terres étaient remplies ce matin là d'un air de fête. Arabone marchait en tête, en crabe le dos collé au flanc de la montagne, bras en croix. Il s'arrêta pour attendre les autres. Il fut pris de vertige.

Le Lointain lui dit vois comme le monde est petit.

Il y avait un orphelin
Il s'en alla dans le Lointain
Le Lointain le protégea de tous les coups.

Et tous en choeur reprenaient :

Tout est là-bas dans le Lointain
Mais qu'il est peureux le Lointain
Je connais bien le monde pour l'avoir parcouru jusqu'à m'user la taille, reprit Arabone ; partout je n'ai rencontré que des infirmes. Quand on ne peut pas transformer son infirmité en mode comme mon oncle, il faut essayer d'attraper le Lointain.

Arabone fit ensuite du feu en invoquant le nom de son ancêtre ^{WAA KALY} ~~WAA~~ le pyromane au-dessus de quelques brindilles.

- Mais quelle sorte d'homme êtes vous étranger ? demanda Dondé.
Alors Arabone se mit à chanter :

Qui me dira d'où je viens
L'aube et le soir ont voulu s'affronter
Et je leur ai construit un champ de bataille avec les corps des arbres
Le Nord et le Sud ont voulu se rapprocher
Et j'ai fait le vide entre eux avec les corps des arbres
Qui me dira où je viens
Moi qui ai porté tous les noms de A à Z
Des noms qui faisaient la guerre à la vie
Et j'ai tué tous les oiseaux réconciliateurs
Des noms qui tuaient la mort
Et je les ai fait fuir avec des feux de bois

Il vivait un gros oiseau
Cet oiseau connaissait tous les hommes et toutes les bêtes
Cet oiseau connaissait la vie et la mort et les arbres
Il dormait dans les airs
Il vivait dans les airs
Aucun arbre ne pouvait le supporter
Aucun vivant ne pouvait l'entendre sans mourir
Savez vous ce qu'il fit
Il disparut un jour
D'où venait il le gros oiseau
Que cherchait il sur terre

Quand reviendra t-il le gros oiseau
C'est lui qui me dira d'où je viens
Son dos est comme le monde
Son ombre cachera tous les arbres morts
Je monterai sur son dos
Et je marierai le Nord et le Sud

Arabone chanta longtemps très longtemps. Même lorsque Abati lui tendit le bébé il continua à chanter. Et le bébé apprenait à sourire.



22.6 4

- Si, il y a quelque chose de nouveau, dit le jeune homme ↗

(Je suis le fils de votre frère. Mon père est malade. Revenez sur votre décision et on le libérera pour qu'il arrête de mourir.

- Libérez le d'abord !
- Il va bientôt mourir si...
- EST ce pour me parler de sa mort que vous avez fait tout ce chemin ?
Xk l'interrompt Ilou.

- Si vous êtes vraiment son frère faites quelque chose.
- Qu'as tu fait toi qui es son fils et qui prétends être mon neveu ? lança Ilou. Et pourquoi tous ces gourdins ? Si Bati est toujours votre chef, il n'aurai pas dû vous déranger ; car il sait que je ne reviens jamais sur mes décisions. Mieux vous en aller à présent !

Arabone se retourna. Tous les habitants de Salouka s'étaient groupés de façon à encercler les étrangers au bord du précipice. Le jeune homme sentit le danger trop tard. Il n'eut que le temps de s'accrocher à Arabone pendant que ses compagnons étaient précipités dans l'abîme.

Arabone accompagna ensuite le jeune homme jusqu'au rocher qui délimitait Salouka.

- Vous continuez de sourire après ce massacre ? s'indigna le jeune homme.

Arabone ne répondit rien. Ilou avait déployé sa haute taille pour les observer. Arabone le rejoignit. Tous les villageois avaient disparu.

- Vous auriez pu les laisser repartir, dit Arabone.
- L'homme-qui-s'use, tu m'es sympathique parce que cette montagne s'appelle toi aussi. Mais ne prends jamais plus la liberté de nous juger.

- Je pensais à ce qui attend votre frère.
- Il ne mourra pas s'il n'a pas perdu la foi.

Arabone se tourna dos au gouffre parce qu'il commençait à sentir le vertige. Il sourit en regardant la-haut.

- Qu'est ce qui se passe au juste ? demanda t'il ?
Ilou lui aussi regardait le sommet de la montagne. Quelque chose y brillait.

Avant de connaître cette lumière Arabone, il te faudra monter plus haut, encore plus haut. Le jour où tu seras près d'elle, toutes tes fatigues disparaîtront. Tu commenceras par oublier que ~~le vent cherche à te tuer~~ *tu es tout net*. Tu commenceras par oublier que tu as tué des arbres, des ruisseaux et des animaux. Cette lumière Arabone...

- Seul Ibota connaît le chemin, fit Ilou les yeux toujours accrochés la-haut.
- Elle a disparu, soupira Arabone.
- Nous ne sommes pas si loin de la terre et de tous ses dangers. La petite lumière a raison.

La remarque d'Ilou ~~fit craindre à Arabone que le vent ne l'aperçoive.~~

A Salouka le chef Ilou devenait nerveux. Toutes les nuits, depuis le départ de l'homme-qui-s'use, de Soli, de Dondé et de Abati, il sortait se promener parmi les rochers. A chaque halte il ne pouvait s'empêcher de contempler le bout de la montagne auréolé des plus belles étoiles du ciel. La lune elle même quand elle passait, s'y attardait, tournait tout autour et reprenait sa course à regret, toute pâle. Qu'y avait il qui pût inciter chaque vieux à faire promettre à son fils de conquérir cette montagne ? Le seul cri vivant qu'avait poussé son père d'ordinaire si effacé fut de lui faire jurer de toujours rester près de son frère Ibota avant de lui révéler qu'il avait découvert le passage secret du sommet de la montagne. "J'ai indiqué le passage à ton frère. Tu es étonné qu'un gars aussi insignifiant que moi ait découvert ce passage, n'est ce pas ? C'est à cause de toi et de Ibota. Dans notre famille il n'y a jamais eu de chef. Avec mon secret, vous pourrez facilement vous imposer. Chaque homme doit faire en sorte qu'on respecte ses enfants..." Parce que Ibota n'arrêtait pas de se reposer, certains s'étaient révoltés et avaient exigé qu'on les laissât redescendre.

Ilou reprit sa marche, descendit au village et le traversa en évitant de faire le moindre bruit. A la sortie de Salouka, il vit un petit rocher sur lequel tombait, en doux ruissellement, un long et tortueux filet de lumière dont la source se perdait très haut, à l'endroit où les étoiles se regroupaient souvent pour composer des fleurs de toutes les couleurs et de toutes les tailles.

Soudain, il grimpa sur le rocher et tata le flanc de la montagne à la recherche d'une aspérité. Ses doigts rencontrèrent un creux; après s'être assuré de sa prise, il se hissa lentement jusqu'à pouvoir y loger ses genoux.

Vas-y Ilou ! Du courage Ilou ! Ne cherche pas à te reposer. A ta droite il existe une touffe d'herbes. Arrache la. Tu vois le trou ? Prends-y appui. Du courage Ilou ! Ne cherche pas à te reposer. Ne regarde surtout pas en arrière. Ni en l'air. Vas-y doucement.

Ilou progressait lentement, collé si fort à la paroi qu'il en avait mal aux bras, à la poitrine et aux cuisses. Il avait envie de souffler un peu et de lever la tête pour mesurer ce qui lui restait à parcourir. Mais il savait que le plus petit mouvement le précipiterait en bas.

Ilou ne reste pas dans cette position, sinon tu entendras bientôt des petits Ouis de renoncement. Déplace ton pied gauche. Ton bras gauche ensuite. Va maintenant pour le pied droit. C'est difficile Ilou. Mais ton père l'a fait. Cet homme dont parfois tu avais honte parce que peureux, faible, pleurnichard. Ilou il voulait faire de toi un grand chef. Ilou un grand chef c'est quelqu'un qui sait faire avancer son peuple. ~~Il ne le pousse pas mais il le tire.~~ Du courage Ilou ! Ce n'est pas le moment de t'arrêter Ilou. Imagine un peu que tout ton peuple attaché à toi par une corde, te suit. Il faut continuer à monter, à tendre la corde. *Car un peuple est comme une corde. Pour la faire frapper, on ne la pousse pas. On la tire.*

Ilou se laissa soudain glisser le long de la paroi. Il s'examina ; il saignait aux coudes, aux genoux, à la poitrine, au ventre et même au front. Il s'assit un moment en soufflant sur ses plaies.

Ilou tu as eu raison d'avoir abandonné. Plus haut tu serais tombé et tu te serais cassé le cou. A quoi cela aurait il servi ? Ilou mieux vaut attendre le retour de ton frère délivré. Il vous conduira sûrement jusqu'au sommet. Va te reposer Ilou. Quand ton peuple demandera l'origine de tes blessures, tu lui diras que tu t'es battu toute la nuit contre ses ennemis invisibles. *Les plaies d'un vrai chef doivent être mystérieuses.*

Quelqu'un toussa. Alors Ilou se leva pour rejoindre sa demeure. A mi-chemin, sans savoir pourquoi, il se retourna. Sur le rocher tombait à présent un beau ruisseau de lumière bleue qui ressemblait tour à tour à la vie et à une larme. Il ferma les yeux et aussitôt se sentit très vieux, trop vieux. Il se dit que seul un chant de ~~cor~~ *cor* pourrait le rajeunir. Un chien aboya.



lui assura Arabone. Plus rien ne pourra te recasser cette cuisse. *Essaie de sourire*

- Toi Abati, continuait Ibota, tu seras désormais l'ennemie de tous nos enfants et de toutes nos femmes. Tu te promeneras nue parmi eux, tu te lèveras le première et tu te coucheras la dernière. Tu travailleras jusqu'à ne plus être capable de bouger le petit doigt. Tu dormiras dehors et tu mangeras les restes. Les poux et toutes sortes de vermines te boufferont vivante parce que tu ne te laveras jamais.

Le lendemain et tous les jours suivants, elle fut réveillée à coups de baton et bientôt tout son corps se couvrit de plaies. Un jour elle sentit quelque chose bouger dans son ventre. Alors tout son coeur se couvrit de plaies. Quand elle comprit que son âme commençait à saigner à son tour, elle lui conseilla d'aller l'attendre au sommet de la haute montagne. Et un soir, son âme s'envola tout doucement, de peur qu'on ne la capture.

N'ayant plus rien à perdre, Abati se risqua à s'approcher de la présence silencieuse et douloureuse de ses compagnons. Elle vit Olou sourire. Elle vit Dondé sourire. Elle vit le jeune Soli sourire.

Comment l'homme-qui-s'use leur avait-il appris son truc ? Elle n'eut pas le temps de trouver la réponse. On l'avait rattrapée pour la rouer de coups. Elle s'efforça de garder pendant la bastonnade cet étrange et doux sourire de ses compagnons. Quand elle commença à pleurer sous les coups, une petite brise descendit des rochers et lui dit : Abati ton âme est très heureuse là-haut. Nous jouons tout le temps ensemble. Dès que tu le voudras, je te la remènerai. Est-ce que tu m'entends Abati ? La jeune femme se contenta de sourire. Et elle continua de sourire sous les coups. Un enfant courut en informer Ibota.

- On va voir si son sourire va lui rester.

Depuis ce jour elle ne mangea plus que dans la poussière. Elle sourit et s'appliqua à faire sourire l'enfant qu'elle portait dans le ventre en regardant tout le temps le sommet de la montagne où elle devinait la présence de son âme et celle de la petite brise. Quand elle n'eut plus la force de lever la tête, le sommet de la montagne continua à lui remplir sa vie et le mystérieux sourire à éclairer son visage. Elle comprit vaguement que ses maîtres pouvaient l'user mais jamais la tuer. Alors elle apprit à désobéir. On l'abandonna au centre du village et les enfants vinrent lui pisser dessus, le jour où Ibota ordonna la levée du village pour la guerre contre Salouka.



VIII

Ils furent pris en train de tourner autour de Dètata. Aussitôt Ibota ordonna qu'on les ligotât. Seule Abati échappa à la colère de l'homme qu'ils venaient chercher. Ibota ne lui laissa pas le temps de plaider la cause de ses compagnons d'infortune. Dès ~~que~~ le départ de ses hommes avec les prisonniers, il se jeta sur son épouse et lui fit furieusement l'amour. Abati se laissa faire. L'homme qui la chevauchait ne pouvait être son époux. Il portait le même nom, il lui ressemblait physiquement mais elle n'arrivait pas à se convaincre qu'elle avait enfin retrouvé Ibota, le vrai, celui qu'elle avait toujours aimé à cause de son courage, de son intelligence de sa douceur et de sa loyauté.

- As-tu fini ? lui demanda-t-elle.

- On a pris beaucoup de retard tous les deux.

Bien des jours après, il consentit enfin à la laisser se reposer.

- Je suis sûre que je t'ai mise enceinte, dit-il fièrement. Je vais bientôt demander de commencer les préparatifs de départ.

Nous balayerons Salouka ! C'est sur terre que tu accoucheras. Il ne faut pas que mon enfant vive sur ces rochers impitoyables avec la crainte inévitable et quotidienne qu'il ne fasse un faux pas fatal.

Ensuite il l'emmena voir les suppliciés.

- Ne te fatigue pas Abati. Je sais que tu veux intervenir en leur faveur. Votre messager vous a bien dit de retourner chez vous. Tes compagnons mourront comme vous avez tué nos envoyés. As-tu quelque chose à ajouter ?

- Je ne te reconnais pas, Ibota.

- C'est parce que toi et les tiens ne voulez pas reconnaître qu'un homme doit faire ce dont il a envie. Ibota ordonna qu'on suspendit les prisonniers par les pieds.

- Une bonne idée, dit Olou. Ca nous permettra de vomir tous les souvenirs que nous avons de toi.

- Vous creverez lentement la tête tournée vers cette terre que vous cherchez à fuir.

- Il y a deux sortes d'hommes Ibota, lui retourna Olou. Les lézards et les crapauds. Les lézards essaient toujours de monter ; les crapauds, aussi haut qu'on les place finissent toujours par retomber.

L'injure était calculée et elle toucha Ibota.

- Tu penses comme eux Abati ? fit Ibota.

Les quatre hommes étaient étendus à terre. Les habitants de Dètata s'affairaient à leur nouer des cordes autour des chevilles. Arabone continuait de sourire.

- Tu n'as pas honte Ibota ? dit Abati.

- J'ai compris, répondit Ibota. Tu es ma femme et tu es de leur côté. Mais tant pis pour toi et pour le batard que tu dois être en train de fabriquer. Je vais te réserver un traitement spécial. Tu es une chienne et tu vivras comme une chienne.

Arabone tourna la tête vers la jeune femme et lui sourit avant qu'on ne commence à la dévêtir de force.

Arabone.

- EST ce que tu es sûr que ma cuisse tiendra ? demanda Olou à

Heure d'Quando

- ~~Ordo et~~ *Quando* étaient des ancêtres. Elles ne sont pas mortes,

Dès la reprise du combat, Olou parvint à saisir Dondé par le cou. Les mouvements des deux hommes commençaient à ralentir à cause de la fatigue. Le colosse se libéra de l'étranglement par un coup de genou au bas ventre de Olou. Aussitôt après, il plaça plusieurs coups à tous les endroits qu'il pouvait atteindre. Olou tomba. Dondé se précipita sur lui, mais ce n'était qu'un piège. A l'instant où il s'apprêtait à lui saisir une jambe, Olou tourna sur lui-même de façon à le toucher au menton par un coup de talon. Le colosse tomba à son tour. Soli l'aida à se relever tandis que Olou cherchait à reprendre son souffle.

- Si vous voulez continuer, éviter de vous blesser, leur recommanda Soli.

- Tu te défends bien pour ton âge, haleta Dondé à l'adresse de son adversaire.

Pour toute réponse, Olou saisit un bras de Dondé pour tirer l'homme à lui. Ils luttèrent poitrine contre poitrine en tapant des pieds dans la poussière pour chercher un bon appui. Les coups du colosse manquaient d'efficacité à cause de la taille de son adversaire collé à lui. Il essaya de repousser le vieil homme mais il ne réussit qu'à récolter des coups au ventre et au bas ventre. Sans aucune raison alors qu'il avait l'avantage, Olou rompit le combat ; il comprit trop tard son erreur. Dondé lui donna un coup de tête entre les yeux et il tomba. Le colosse ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Il le frappa encore à la tête avec les pieds. Olou roula sur lui même et finit par se relever ; il tenait à peine sur les jambes mais il invita Dondé à se rapprocher pour reprendre le combat. Tous deux respiraient difficilement ; le sang après avoir imbibé le bandeau au front de Olou recommençait à couler entre ses yeux. Les lèvres et le nez de Dondé avaient tellement grossi qu'ils se rejoignaient presque.

Le colosse revint à la charge les bras en avant et la tête baissée. Sous le choc, il renversa le vieil homme ; il l'empoigna aussitôt et le souleva très haut au-dessus de sa tête. Après quelques instants d'hésitation au-dessus du gouffre, il le projeta contre la paroi de la montagne. Un os craqua.

- Vous l'avez tué, hurla Abati.
Dondé se tourna vers elle, haletant ; il ^{ne} respirait plus que par une narine, l'autre bouchée par un caillau de sang. Il tomba à genoux. Visiblement il cherchait à dire quelque chose.

- Attention Dondé, cria soudain Soli.
Le vieil Olou avait réussi à se relever puis à s'adosser au flanc de la montagne.

- Je n'attaque jamais un adversaire dans le dos, dit-il à l'intention du jeune Soli. Dondé on continue.
Alors, il tenta de marcher sur le colosse ; au premier pas il tomba ; il rampa, traînant sa cuisse cassée, Abati se ferma les yeux. Apeuré Dondé recula.

- Regarde où tu vas, articula faiblement Olou. Un pas de plus et il tombait dans le vide. Le vieil homme continuait à ramper vers lui, le visage ^{tordu} par la douleur. Lorsqu'il arriva aux pieds du colosse, il s'assit et souffla. Ensuite il lui assena des coups sur les genoux.

- Est-ce que tu as compris que tu ne bougeras pas d'ici avant le retour de l'homme-qui-s'use ?

- Tout ce que tu voudras Olou, mais laisse moi me reposer, lui répondit faiblement Dondé. Je t'en prie.

.../...

VII

Le vieil Olou se leva et se dirigea vers Dondé qui enroulait sa couverture. Soli et Abati comprirent aussitôt ce qui allait se passer. Le vieil homme s'arrêta tout près du colosse.

- Laisse ta couverture Dondé.
- Il y a trop longtemps que le petit homme est parti.
Vous les vieux ne savez qu'attendre.

- Depuis quand as-tu appris à compter le temps Dondé ?
~~Que tu le veuilles ou non, nous attendrons tous le retour de l'homme qui s'est enusé ici.~~

Dondé se redressa ; Olou lui arrivait à peine aux épaules

- Nous avons besoin d'Ibota, dit-il. Il se peut que notre bonhomme ne revienne jamais. As-tu pensé à cela ? Il est temps qu'un jeune prenne la direction de nos affaires.

Dondé vit venir la giffle mais ne l'esquiva pas ; lorsqu'il se releva, il chercha des yeux un espace propice à la bagarre.

- Allons de ce côté, fit le colosse en désignant un endroit où la corniche s'évasait.

- C'est honteux ce que vous faites là, s'indigna Abati.
- Laisse les ; ça fait parfois du bien de s'expliquer en hommes, lui rétorqua le jeune Soli.

Olou fit quelques mouvements d'assouplissement pendant que Dondé balayait des pieds la place en se massant la joue.

- Es-tu prêt Olou ?
- Arrêtez les, supplia Abati à l'adresse de Soli. Olou fonçait déjà.
Dondé fit un pas de côté et le feinta. Olou revint à la charge et prit Dondé par la taille pour le soulever et le terrasser. Le colosse le frappa à la tête et rompit le combat. Il lui repugnait d'employer toute sa force contre un adversaire qui l'avait vu naître. Mais lorsque Olou lui donna un violent coup de tête sur le nez, il rendit le coup en abattant de toutes ses forces un poing dans le dos du vieil homme. Olou recula de quelques pas. Le coup apparemment ne lui avait pas fait beaucoup de mal, tandis que Dondé saignait à présent du nez et de la bouche. Ils se firent de nouveau face, mais cette fois avec plus de prudence et de détermination. Et soudain, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de violence qu'ils roulèrent ensemble ; ils luttèrent un moment en silence, puis avec des grognements. Dondé saisit la tête de Olou et la bloqua sous une aisselle. Il commença à marteler le dos et le flanc de son adversaire qui luttait pour se dégager.

Je vous en supplie, arrêtez ! s'écria Abati.
Les deux hommes s'étaient dangereusement rapprochés du précipice. Soli les agrippa et les traina jusqu'au centre du champ de lutte. Olou en profita pour se dégager. Il respira profondément et à nouveau fonça sur Dondé. Les deux hommes s'empoignèrent avec des Hans brefs et terribles. Le colosse mal préparé tomba sous le choc. Il parvint à se relever après avoir asséné des coups à la tempe du vieil homme. Dès qu'il put se relever, il attaqua à son tour par de violents coups de poing donnés aveuglément. Un de ces coups atteignit Olou et le projeta jusqu'aux pieds de Soli. Soli l'aïda à se relever. Dondé expédia à nouveau Olou à terre et à nouveau Soli l'aïda à se mettre debout.

- Vous voulez le tuer espèce de petit con, dit Abati.
Le vieil Olou sentait ses forces l'abandonner. D'une coupure faite à une arcade sourcillière coulait abondamment du sang. Il interrompit le combat, pour se bander le front.

.../...

.../13

- Est ce vrai qu'en bas il existe de telles histoires partout ?
- Est ce vrai que là-bas, on peut jouer, sauter, courir sans jamais disparaître ?
- Est ce qu'un jeu peut user ?
- Est ce que sourire tout le temps est un jeu ?

Arabone avant d'atteindre le sommet, tu rencontreras souvent des enfants. Ce sont tous des magiciens. Demande leur de distraire le ^{parade} ~~vent~~ en attendant que tu leur captures le Lointain. Il leur est si facile de se transformer en animaux, en arbres, en ruisseaux ! Mais sauras tu leur parler d'autre chose que de l'histoire de l'homme-qui-s'use ? Arabone là-haut...

- Je vais vous dire comment j'ai appris à sourire, dit Arabone. Avant de devenir tout petit, j'aimais marcher... Ibota sortait avec ses hommes. Il fit signe à Arabone de s'approcher.

- Dis à Ilou que je ne suis pas prisonnier l'homme-qui-s'use. Et s'il veut vraiment la guerre, nous sommes d'accord. Vous êtes un homme très bon petit homme : vous avez sauvé un des nôtres et vous avez su nous faire rire durant votre séjour. C'est pourquoi je vous conseille de ne plus vous mêler de cette affaire. Chaque homme doit faire ce qui lui plaît. Ilou mon frère ne l'admettra jamais.

Arabone s'en alla. Il se retourna plusieurs fois pour faire des signes d'adieu. Ibota et ses hommes avaient tous levé les bras. Au loin, ils ressemblaient à des statues entre lesquelles les enfants jouaient.

Puis le petit homme regarda le sommet de la montagne pour retrouver son sourire.



VI

Il était maintenant obligé d'avancer très doucement parce que le moindre bruit se repercutait partout. A l'heure où les hommes se réveillaient sur terre, il aperçut Dètata. Il n'y régnait pas une grande activité ; seuls quelques enfants passaient devant des grottes.

Lorsque Arabone fut bien en vue, un enfant courut à sa rencontre et se jeta dans ses bras. Bien longtemps après, à la même place et dans le même silence, il serait dans ses bras un autre enfant. Un homme finit par s'approcher de lui.

- Le chef veut vous voir.

L'invitation le surprit. Depuis son arrivée, tout le monde de Dètata s'était appliqué à l'ignorer. Pour passer le temps, il avait cherché l'amitié des enfants. Il lui avait suffi de leur raconter l'histoire de l'homme-qui-s'use.

- Que voulez-vous ?, lui demanda-t-on dès qu'il se fut assis.

- Racontez nous d'abord une de vos petites histoires, dit le chef. Nous avons besoin en ce moment de réapprendre à rire.

- Il était une fois, commença Arabone.

Arabone ne connais tu que l'histoire de l'homme-qui-s'use ? Même les histoires s'usent Arabone. Surtout quand elles font rire. C'est là-haut que tu apprendras l'histoire la plus intéressante du monde. Elle est si bonne que le Lointain s'approchera de toi quand elle l'entendra. C'est là-haut Arabone...

- C'est extraordinaire votre histoire l'homme-qui-s'use ! s'exclama le chef. De telles histoires qui font le piment de la vie n'arrivent qu'à ceux qui aiment la terre. C'est pourquoi nous avons toujours décidé de ne vivre qu'en bas. Ou à défaut d'y mourir. Ceux d'entre nous qui ont été assassinés l'autre jour sous nos yeux sont morts heureux.

- Justement, je viens vous voir pour tenter d'effacer le conflit qui vous oppose à vos frères de Salouka. Il n'a que trop duré.

- Le temps joue pour nous, assura le chef. Notre clan ne cesse de se renouveler alors qu'eux, ont peur de coucher avec leurs femmes; ils craignent que les enfants ne les gênent dans leur ascension. La plupart d'entre eux sont devenus de petits vieux méchants et rancuniers parce que leur entreprise est aussi insensée que leur refus de goûter au plaisir de baiser. Des grognements d'approbation. Une petite rafale de vent passa. Elle s'arrêta un moment à l'entrée de la grotte et dévisagea chacun de ses occupants. Arabone avait baissé la tête.

- Je m'offre en otage à la place de votre prisonnier, fit Arabone dès que la rafale eut disparu. Je promets en outre de garantir votre sécurité jusqu'à votre retour sur la terre. Il ne vous sert à rien de garder Ibota prisonnier.

- C'est moi Ibota, dit le chef.

Tout le monde rit. Alors Arabone sortit. Il leva la tête mais ne réussit qu'à grimacer. Quand les enfants le virent, ils s'accrochèrent à lui de tous côtés. De gros éclats de moquerie continuaient à égayer la demeure de Ibota.

- Pourquoi rient-ils ? demanda un enfant.

- Je viens de raconter à vos parents l'histoire de l'homme-qui-s'use.

.../11

Silencieusement, ils continuaient d'avancer dans la nuit muette. La petite troupe comptait en tête Arabone. Puis venaient le vieil Olou, Abati, la femme d'Ibota, le jeune Soli et Dondé un colosse presque aussi grand que Ilou. Ils étaient en route depuis longtemps.

- Si vous ne vous êtes pas trompé, nous ne devons pas être loin, dit Arabone.

- On ne peut pas se tromper. Si la corniche n'était pas si étroite... // Silencieusement, ils continuèrent d'avancer dans d'autres nuits muettes. Arabone souriait toujours.

- J'entends du bruit, dit le vieil Olou.

Dondé porta le jeune Soli sur les épaules.

- On n'est plus loin, dit il.

Tout le monde poussa un soupir de soulagement. Arabone s'assit sur une pierre les pieds dans le vide, près de Abati. Il lui sourit : pour la première fois il remarqua qu'elle avait une forte poitrine et le regard d'une femme qui avait besoin d'un homme.

- Est ce que je peux vous accompagner jusqu'au bout l'homme-qui-s'use, chuchota-t-elle pendant que leurs compagnons essayaient de se reposer derrière.

- Non, dit Arabone.

La jeune femme se contenta de répondre au sourire de Arabone par un autre sourire. Le vieil Olou se reprochait d'eux en crabe. Il n'aimait pas Arabone et Arabone le savait. Parcequ'il avait été obligé d'accepter un salaire pour la libération de Ibota. Arabone savait également que Ilou ne voulait pas que ses hommes apprennent à aimer un homme-qui-s'use. Olou s'arrêta un moment derrière Arabone. Arabone finit par se tourner vers lui.

- Garde ton sourire idiot, grogna le vieil homme. N'oublie pas que tu n'es pas payé pour te reposer.

Quand Olou regagna sa place, Abati rit.

- A Détata, j'ai un frère, dit Abati. Je ne sais pas s'il vit encore. Il portait une longue cicatrice dans le dos. Si vous le rencontrez, dites lui que je suis à côté.

La montagne se teintait déjà de jour. En bas, la terre avait toujours la couleur de la nuit.

Arabone est ce vrai que tu cherches à attraper le Lointain ? Arabone, là-haut les matins sont éternels. Là-haut, tu te retrouveras plus grand qu'au temps où tu cachais ton père dans le creux de ton oreille. Là-haut, aucune grandeur ne s'use. C'est pourquoi les petits matins y sont éternels. Seule la fatigue appelle la nuit Arabone. Seule la nuit cache le Lointain. Tu rencontreras encore beaucoup de fatigues Arabone. Souris Arabone ! Souris tout le temps.

- Il est temps de partir, dit Arabone. Vous m'attendrez tous ici.

- Depuis combien de temps ne vous êtes pas reposé ? lui demanda Abati.

Arabone s'ébroua en souriant.

- Il commence à faire froid, dit Arabone.

Dans la demeure d'Ilou, crépitait un doux feu de bois. Une lourde ombre dansait sur une paroi de la paroi. L'ombre d'Arabone s'en approcha, et finit par l'épouser dans un lent mouvement lascif.

- Comment peut on faire sourire une ombre ? demanda Arabone.

- Je ne sais pas comment, mais là-haut les ombres sourient, répondit Ilou.

Mon espèce de neveu et les siens ne veulent pas l'admettre. Je sens que tu brûles d'envie de connaître notre histoire.

Voici... Ces gens que tu as vu tout à l'heure et qui gardent prisonnier mon frère Ibota, habitent sur l'autre flanc de la montagne. Ils ont bâti leur propre village. Ça s'appelle Dètata. Jadis nous formions tous le même village. Malgré les apparences, nous sommes tous des parents. C'était un village très paisible au bord de la mer. Un jour le vent s'est fâché contre nous ; il a renversé nos huttes et comme si cela ne suffisait pas, il a déchainé la mer contre nous. Tous ceux qui avaient des jambes solides se sont enfuis. La route fut très longue et très difficile. Nous avons marché jusqu'à buter contre cette montagne. Elle est si grosse qu'on s'est dit que le vent ne pourra jamais la soulever contre nous. Elle est si haute qu'on s'est dit que le vent ne pourra jamais nous inquiéter à son sommet. Quand nous avons atteint cette plate-forme, nous avons décidé de nous reposer ; un peu de temps après une révolte a éclaté ; il y avait ceux qui voulaient abandonner et redescendre parce que tout danger avait disparu. Et ceux qui pensaient que la sécurité n'existe que là-haut. Nous de Salouka sommes de ceux-là. On s'est battu. On a gagné. On les a chassés. Mais une nuit, ils sont venus et ont enlevé Ibota mon frère, le seul qui peut nous atteindre le sommet de notre montagne. Contre sa libération, ils nous demandent de débloquent la voie de la terre. Et bien sûr ils ne libéreront qu'en bas. Nous continuons de dire non à toutes ces conditions. Ce n'est pas sûr qu'ils le laisseraient remonter nous rejoindre. Et puis tu as entendu qu'il est gravement malade.

- Je ne comprends pas pourquoi ils ne vous rendent pas Ibota tout de suite. Il vous guidera là-haut et vous, vous leur libérerez le passage.

- Ils craignent certainement que sans leur otage, nous leur tombions dessus pour les obliger à nous suivre. Je dois avouer homme-qui-s'use que leur crainte est bien fondée. Ils ne savent pas où est leur bonheur.

- Je peux vous aider, fit Arabone.

- Il n'en est pas question, homme-qui-s'use. Si tu t'en vas et que tu atteignes le sommet, pourquoi redescendras-tu nous chercher ? Il doit faire si bon là-haut ! Et puis après tout, tu n'es qu'un étranger. C'est moi qui aurais dû y aller. Mais si jamais je vais et même si je devais revenir, que se passera-t'il pendant mon absence ? Tu as pu remarquer tout à l'heure que mes hommes n'arrivent plus à se contrôler. Et tels qu'ils sont devenus nerveux, aucun d'eux ne peut découvrir le passage secret du sommet de notre montagne.

Et puis encore, nous ne pouvons pas abandonner Ibota entre leurs mains.